



Le Sumo à Fukuoka le paradis perdu ?

par Chris Gould



Avant de me rendre à Fukuoka, j'étais intimement persuadé qu'il fallait éliminer le Kyushu basho sans réserves ni états d'âme. Les travées vides aperçues à la télévision n'étaient pas seulement une atteinte à la dignité du sumo, mais en outre elles ne pouvaient remplir les caisses vides de la Kyokai à l'orée d'une douloureuse crise économique. Le grand projet d'expansion de l'ancien Dewanoumi et Rijicho visant à répandre le sumo à travers tout le territoire paraissait avoir péri corps et biens dans les eaux de Kyushu.

Fukuoka pouvait bien avoir été une ville de sumo dans les années 1950, et sans aucun doute dans les années 1980 quand le premier des yokozuna mariait une fille du coin, mais le mais le marché semble s'être considérablement réduit depuis. Les temps semblaient mûrs pour éliminer purement et



simplement le basho du calendrier, ou tout au moins de le relocaliser sur Tokyo. Un tel demi-tour, bien que peu rapide à venir, était tout bonnement difficile à

accepter pour la dignité des pontes de la Kyokai.

Toutefois, au cours de mes trois plaisantes journées à Fukuoka, il est devenu évident qu'un tournoi sur l'île la plus méridionale du Japon est une expérience des plus originales, bien plus authentique que quoi que puisse offrir le Kokugikan. Il peut y avoir pas mal de places vides, mais ceux qui restent sont occupés par plus de connaissance et de compréhension de ce qu'est l'âme du sumo que ce qu'il peut y avoir durant tout une semaine à guichets fermés à Tokyo.

Il existe une étrange intimité au cours des journées en semaine à Fukuoka, renforcée par tout ceux qui se trouvent au fond de la salle et viennent se presser pour remplir les sièges autour du dohyo en début de programme. Dès lors, dans cette atmosphère





de sièges masu-zeki. Chose la plus étonnante, l'accès à de nombreuses places ne peut souvent se faire qu'en empruntant les mêmes allées que les lutteurs eux-mêmes ! Les vestiaires, simplement placés dans les coins les plus reculés du Centre, sont à portée de vue de tous les fans, et donc soumis à un siège continu de photographes amateurs, pour le plus grand malheur des équipes de sécurité de la Kyokai.

A la différence de Tokyo, il n'y a pas d'entrée particulière pour les sumotori, ce qui veut dire que même les ozeki et les yokozuna sont contraints de traverser des hordes de badauds devant les boutiques souvenirs du hall d'entrée, et doivent subir d'autres fans bardés d'appareils photo en coulisses. « Intimité » n'est pas un terme qui semble appartenir au monde du sumo à Fukuoka. Parmi les mémorables souvenirs de coulisses de ce basho, il y a eu par exemple ceux d'un sekiwake pénétrant dans les vestiaires les cheveux en bataille et sans huile de

chaleureuse, on peut entendre toutes les blagues et les acclamations, renforcées qui plus est par l'écho considérable produit par les arrières vides de la salle. Au son des traits d'humour du type « Nana tani-en, ganbare ! » (Bonne chance, Nana-tani), dirigés à l'endroit de Takamisakari (en référence à une publicité télévisée populaire), les locaux peuvent se reposer et savourer un sport qui flatte à la perfection leur adoration de l'idéal masculin.

Comparé à un Kokugikan assez dépourvu d'âme, le Fukuoka Kokusai Centre représente bien mieux ce doit renfermer le sumo – malgré ses atours modernes. Il s'inscrit dans la philosophie qui veut que le sumo doive se dérouler dans une simple enceinte carrée, devant des foules compactes se pressant sur des rangées de sièges temporaires et sur des escaliers à peine sûrs. Le boulevard ceint de palmiers et la jetée ultramoderne à l'extérieur sont rapidement oubliés une fois que l'on arpente les corridors de moquette rouge du

Kokusai Centre, surplombés par de minces poteaux d'aciers qui soutiennent de grandes quantités



camomille, vraisemblablement après avoir raté le réveil ! Un autre sekitori, dans le même temps, était frénétiquement à la recherche d'un taxi en compagnie de son tsukebito, après s'être fait surprendre sans parapluie par les averses suite au musubi no ichiban !

Dans le sumo de Tokyo, tous les encouragements sont réservés pour les stars, ozeki et yokozuna qui font les gros titres de la presse nationale, pour de bonnes ou de mauvaises raisons. A Fukuoka, Tokyo est vue sans nul doute comme une terre étrangère dont les priorités ne devraient pas avoir beaucoup d'influence sur la vie de Kyushu. Par conséquent, dans le Kokusai Centre, les encouragements sont particulièrement somptueux – dans une forme traditionnelle

touchante – envers les petits gars du coin : les sekitori qui sont nés et ont grandi sur Kyushu, particulièrement à Fukuoka. Jamais avant je n'avais vu le juryo Kotokasuga recevoir des applaudissements aussi frénétiques, et leur impact a clairement eu une influence sur les résultats d'ensemble de ce rikishi. Kotoshogiku a lui aussi fait l'objet d'applaudissements chaleureux, ce qui lui a permis de se rétablir d'une petite forme pour finir sur un kachi-koshi qui le remet en selle.

Les habitants de Fukuoka ne cachent pas que leur principale idole, pour son physique comme pour son statut, est Kaio, et le centre foisonnait d'images géantes à son effigie. Après son kyujo inattendu à la quatrième journée, les locaux redonnent alors leur

affection à l'ozeki né dans la préfecture voisine d'Oita, Chiyotakai. Sa victoire impressionnante de tsuppari sur Tochinoshin lors de la huitième journée entraîne pas mal de petites imitations de tsuppari de la part d'une foule aux anges. N'ayant jamais eu à connaître les comportements insoucians de sa jeunesse, on peut comprendre pourquoi les habitants de Fukuoka apprécient plus ses succès que ses propres compatriotes d'Oita, qui pour beaucoup se réfèrent encore à lui par son nom de famille redouté, Hiroshima.

Le rikishi ayant connu le plus d'encouragements, et de loin, aura été le tranquille et modeste maegashira Yoshikaze, dont le kanji écrit en gros au marqueur pouvait être aperçu sur des cartons dans toutes la salle. Le poids-léger



au mawashi pourpre en tire les conséquences pour établir une meilleure marque en carrière en division makuuchi avec un score de 11-4, montrant par là la détermination que peut avoir un rikishi à ne pas perdre devant sa famille et ses amis. Le combat le plus passionnant et encouragé voit Yoshikaze, de Fukuoka, affronter Homasho, de la préfecture rivale de Yamaguchi. Le combat semble alors prendre l'importance de la confrontation mythique entre les représentants de Yamate et d'Ōtomo, sur laquelle la destinée du Japon est censée avoir reposé.

Après à peine cinq secondes, la technique et l'esthétique se voient tout simplement écartés d'une agressivité pure et simple, de celles que l'on ne voit que très rarement sur un dohyo de sumo. Les coups pleuvent de partout, Homasho et Yoshikaze cherchant la victoire à tout prix. La foule, gonflée par un large contingent venu de Yamaguchi, apprécie chaque seconde du combat, entraînant des niveaux inédits de soutien pour deux maegashira relativement peu connus.

Après une minute de grabuge, Yoshikaze finit enfin par passer derrière Homasho, l'entraîne vers la corde et acquiert une victoire à domicile célébrée avec autant d'enthousiasme qu'un succès dans le derby de Manchester. Petit clin d'œil à ce qu'avait dû être le sumo avant que les non-Japonais ne viennent le dominer. De telles expressions de fierté locale à l'état

brut sont rares en cette ère sans précédent qui voit les étrangers être plus nombreux que les Japonais dans les deux premières divisions du banzuke.

Fukuoka contribue également à approfondir notre compréhension du sumo en mettant clairement à nu les nettes différences et les inégalités de richesses entre les niveaux de classement. Si les rikishi de rang inférieur engloutissent plutôt des bols de ramen tonkotsu à bon marché dans des échoppes tenues par des vieux du coin encore repus des bons souvenirs du sumo des jours de gloire, les rikishi salariés fréquentent en général les restaurants chics de Nakasu, réputé depuis longtemps comme la capitale des bourgeois de Kyushu (où les nœuds papillons, les costumes et les robes – pour les escortes glamour – semblent un prérequis).

Les vieux cuisiniers qui dirigent les izakaya et ramenya locales ne peuvent que difficilement cacher leur mépris pour de tels lutteurs, en même temps qu'à l'égard des jeunes qui fuient leurs restaurants pour les fast-foods. « La raison pour laquelle nous n'avons pas un yokozuna japonais », m'a dit une grand-mère propriétaire de ramenya, « c'est qu'ils ne mangent pas assez de ramen ! ».

Fukuoka est une ville qui, en dépit de ses apparences de commercialisation, est immensément fière de son

environnement et de son héritage. Le sumo est considéré comme partie intégrante de cet héritage depuis l'instauration du Kyushu basho en 1958. Cinquante ans après, des sources très bien informées considèrent avec assez de conviction que les progrès du sumo à Fukuoka sont retardés par une publicité mal faite. Il est sans doute vrai que les affiches de promotion sont quelque peu absentes, en particulier dans les transports en commun de la ville (à la différence du métro de Tokyo, qui voit les posters du basho de janvier affichés dès le début du mois de décembre).

Les grosses affluences du week-end et les poignées de gaijin curieux présents chaque jour suggèrent que l'apathie du sumo n'est pas un problème dans cette jolie conurbation. A en juger par l'émotion extrême suscitée par le Homasho-Yoshikaze, peut-être la Kyokai devrait-elle tout simplement jouer de la fibre locale. Alors qu'aucun Japonais n'a remporté le yusho en makuuchi depuis trois ans, le Kyushu basho pourrait être promotionné comme la parfaite occasion de ramener la Coupe de l'Empereur sur les terres de Fukuoka – ou à tout le moins de Kyushu. Pour emprunter la rhétorique du nouveau président des Etats-Unis, peut-être qu'une campagne écrite pourrait s'articuler sur les termes suivants : « Vous pensez qu'un gars de Fukuoka ne peut pas remporter le yusho ? Avec votre soutien, YES HE CAN ! ».